

Jean-Charles Vegliante
(pour CIRCE)

‘Jeu collectif’ dans l’entrelangue

Quelques mots de présentation non tant de la version française que l’on va lire ci-après, car nous pensons qu’elle «parle» d’elle-même (et fait donc entendre une *voix* par delà d’inutiles Notes du traducteur), que du travail en profondeur – travail de groupe réellement collectif – qui l’a précédée, travail rendu possible et soutenu par un certain nombre d’acquis communs. Notre amont traductologique en somme.

Un *amont* théorique et pratique (et didactique) que les participants au chantier ‘*Canti*’ en cours ne manquent jamais de vérifier et de souligner. De messages reçus récemment, en prévision de cette publication, j’ai plaisir à citer ces quelques bribes: les progrès accomplis d’une «lettura in profondità» du texte léopardien même (Ilaria Gabbani); l’irremplaçable apport pour cette lecture profonde et pour la traduction active «della complementarità delle competenze [...] in entrambe le coscienze linguistiche» (Giovanni Solinas), *sicché* «à travers la traduction, j’entends ces voix [*in italiano*] plus proches et familières» (Lucrezia Chinellato). *Ancora*: «au lieu d’être un obstacle, la métrique s’est révélée un outil pour canaliser nos essais», dans un travail patient animé du «souci de précision métrique et philologique, mais aussi dans le respect de la musique des poèmes et de l’émotion qui en est à l’origine»; et l’enrichissement de la «natura autenticamente plurale del processo di traduzione», aussi bien du côté sémantique (italien) que de la bonne «résistance» de la version française obtenue, autant par les intuitions de chacun que par le «negoziarsi delle diverse idee o soluzioni» (G. Solinas).

Nous approchons, de très près par moments (et le responsable que je suis peut alors suspendre l’œuvre pour laisser place à la réflexion), ce que nombre de traducteurs solitaires ont appelé «mystère» de l’opération traductive, sans parvenir ou sans essayer même de l’explicitier davantage; d’où les nombreux – et souvent passionnants – Carnets des traducteurs, la nature métalinguistique de certaines Notes, le cliché de «l’art» de la traduction, plus ou moins incommunicable. C’est que, du point de vue strictement linguistique, l’on se trouve bien devant une opération quelque peu souterraine (ou «mystérieuse») qui tient de l’invention-crédation autant que de l’analyse critique et herméneutique. Une exégèse-écriture, si l’on veut, dont Meschonnic le premier a pointé la nature poétique en acte. L’*entrelangue* de traduction, ce moment instable et mouvant de constitution du sens, avant sa fixation lexématique (et syntagmatique) particulière, dans l’espace pluridimensionnel de la *compétence* bi- ou multi-lingue d’un individu – ou mieux encore d’un groupe de lecteurs travaillant ensemble à la réécriture d’un texte original (TO) dans une langue autre (de destination, LD) comme ici –, permet non seulement d’approcher au plus près le moment germinal de naissance de la signification (problème linguistique général) mais aussi de mieux saisir in vivo certaines motivations des choix opérés par l’auteur écrivant,

donc par conséquent certains fils directeurs d'une compréhension génétique de son texte¹.

D'où l'impression de toucher à «l'émotion qui en est à l'origine» même, dite ci-dessus (dans le texte d'origine), ou ma propre expression, maintes fois exposée, de «sens naissant» dans la LO au moment où son auteur tâtonne lui-même dans une primordiale *entrelangue* en effervescence.

C'est parce que l'interprétation (sémantique) du texte s'accompagne aussitôt de questionnements concrets sur la/une mise en mots (pragmatique, mais aussi rythmique, stylistique, etc.) que la traduction, conçue comme pratique-théorie, est partie intégrante de la critique littéraire en général, singulièrement mais non exclusivement dans le vaste champ de la Littérature Comparée. Pour que cette 'interprétation' soit un peu moins sujette à une inévitable – et par certains aspects profitable – subjectivité, au moment de la sorte d'*hyper-lecture* préparatoire à l'acte de traduire, l'échange discursif ouvert, les choix alternatifs, suivis du test encore plus déterminant de l'écriture, et de l'*oreille*, sont une étape indispensable au véritable travail collectif qui est le nôtre au sein de CIRCE (Centre Interdisciplinaire de Recherche sur la Culture des Echanges, LECEMO). Certes, un travail de préparation a été également fourni d'abord par une partie du groupe, voire par un seul chercheur, en fonction des disponibilités du moment; mais tout est redit *ex nihilo*, à partir d'une véritable lecture du TO à voix haute, puis du test oral des versions possibles, puis de propositions alternatives – souvent expérimentales, à un seul niveau de la réalité translinguistique du discours – et il n'est guère d'exemple de solutions d'une certaine longueur adoptées telles quelles au delà de la limite du vers, au maximum d'un vers et demi lorsque la syntaxe s'en prolonge par-dessus les divisions métriques.

Les choix prosodiques, que nous avons exposés longuement dans la première livraison des «Appunti Leopardiani»², ont été discutés et fixés une fois pour toutes; ils sont vérifiés sur pièces – et leur structure contrôlée, bien entendu – au coup par coup, non remis en cause. Pour faire vite, l'alternance entre vers de 11 positions (paradoxaux en français) et sénaires davantage attendus dans cette langue, en face des *endecasillabi / settenari* d'origine, un peu comme le même Centre avait fait naguère pour les parties versifiées de la *Vita nova*³, semble jusqu'à présent fonctionner, dans la LD, de manière assez satisfaisante. En d'autres termes, le texte obtenu (TD) y existe, en tant que texte dans le paysage littéraire français de ce début de XXI^e siècle. Ce qui, à supposer que notre interprétation soit par ailleurs correcte (la présence parmi nous de plusieurs 'spécialistes' de Leopardi, italiens et français⁴, est en cela

¹ Voir, à partir de *Leonardo Bruni Aretino, tra(ns)ducteur*, "Les Langues Néo-Latines" 227, déc. 1978: *passim* in *D'écrire la traduction*, Paris, PSN, 1991 (1996¹¹). Sur la naissance du sens dans l'entrelangue appliquée à un texte, cf. aussi mon *Hommage à Giuseppe Ungaretti*, "Les Langues Néo-Latines" 233, juin 1980, p. 3-72 (ensuite *Ungaretti entre les langues*, Paris, PSN, 1987), et éd. *La guerre, une poésie*, Nantes, Le Passeur, 1999.

² Présentation (et longue interview) par Francesca R. Andreotti:

<http://www.appuntileopardiani.cce.ufsc.br/edition012011/entrevistas/jeancharles.php> .

³ Cf. D. Alighieri, *Vie nouvelle*, Paris, Classiques Garnier, 2011 (éd. crit. biligüe).

⁴ Je cite au moins: F. Andreotti, S. Ricca, T. Tarani. Mais les contributions de L. Chinellato, I. Gabbani, O. Galisson, E. Sciarrino, G. Solinas, A. Tosatti, S. Ventimiglia (j'en oublie...) sont aussi déterminantes.

une garantie), serait pour nous le principal but à atteindre. Le texte traduit doit avoir plein statut de texte, évidemment (et, comme dans l'autre exemple, dantesque, de texte poétique) lisible, cohérent et vivant dans sa LD française certes 'littéraire'. Les lecteurs de cette revue en jugeront, sur l'une des grandes *canzoni* (non parmi les plus simples chez Leopardi bien sûr, mais il fallait bien commencer par le début). Bonne lecture donc.

Canti

I

ALL'ITALIA

O patria mia, vedo le mura e gli archi
 E le colonne e i simulacri e l'erme
 Torri degli avi nostri,
 Ma la gloria non vedo,
 Non vedo il lauro e il ferro ond'eran carchi
 I nostri padri antichi. Or fatta inerme,
 Nuda la fronte e nudo il petto mostri.
 Oimè quante ferite,
 Che lividor, che sangue! oh qual ti veggio,
 Formosissima donna! Io chiedo al cielo
 E al mondo: dite dite;
 Chi la ridusse a tale? E questo è peggio,
 Che di catene ha carche ambe le braccia;
 Sì che sparte le chiome e senza velo
 Siede in terra negletta e sconsolata,
 Nascondendo la faccia
 Tra le ginocchia, e piange.
 Piangi, che ben hai donde, Italia mia,
 Le genti a vincer nata
 E nella fausta sorte e nella ria.

Se fosser gli occhi tuoi due fonti vive,
 Mai non potrebbe il pianto
 Adeguarsi al tuo danno ed allo scorno;
 Che fosti donna, or sei povera ancella.
 Chi di te parla o scrive,
 Che, rimembrando il tuo passato vanto,
 Non dica: già fu grande, or non è quella?
 Perché, perché? dov'è la forza antica,
 Dove l'armi e il valore e la costanza?
 Chi ti discinse il brando?
 Chi ti tradì? qual arte o qual fatica
 O qual tanta possanza
 Valse a spogliarti il manto e l'auree bende?
 Come cadesti o quando
 Da tanta altezza in così basso loco?
 Nessun pugna per te? non ti difende
 Nessun de' tuoi? L'armi, qua l'armi: io solo
 Combatterò, procomberò sol io.
 Dammi, o ciel, che sia foco
 Agl'italici petti il sangue mio.

À L'ITALIE

*Ô ma patrie, je vois les arcs, les remparts,
 les colonnes et les statues et les tours
 désertes de nos pères,
 mais ne vois pas la gloire:
 je ne vois ni les lauriers, ni le fer dont
 nos ancêtres étaient chargés. Sans défense,
 or tu montres nus ton front et ta poitrine.
 Hélas! quel teint livide,
 que de plaies, de sang! que tu es mal en point,
 femme aux belles formes! Je demande au ciel,
 au monde: dites-le,
 qui l'a rabaisée autant? Et pire encore,
 elle a ses deux bras chargés de tant de chaînes:
 si bien que, sans voile, les cheveux épars,
 assise à terre, inconsolée, négligée,
 cachant dans ses genoux
 son visage, elle pleure.
 Pleure, mon Italie, tu as bien de quoi,
 faite pour dominer
 tant dans le bon que dans l'adverse destin.*

*Si tes yeux étaient deux sources jaillissantes,
 les larmes ne pourraient
 jamais égaler ton dommage et ta honte;
 dame jadis, te voici pauvre servante.
 Quiconque écrit ou parle
 de toi, en rappelant ta gloire passée,
 et ne dise: elle fut grande, et ne l'est plus?
 Pourquoi donc? où est ton antique vigueur?
 où les armes, le courage, la constance?
 Qui te ravit l'épée?
 qui te trahit? quelle ruse ou quel effort,
 ou quelle immense force
 sut t'enlever la cape et les bandes d'or?
 quand ou comment es-tu
 d'une si grande hauteur tombée si bas?
 Aucun des tiens ne se bat pour toi? aucun
 ne te défend? À moi les armes! moi seul
 je me battrai, moi je succomberai, seul.
 Ô ciel, accorde que
 mon sang soit un feu pour les cœurs italiens.*

Dove sono i tuoi figli? Odo suon d'armi
 E di carri e di voci e di timballi:
 In estranie contrade
 Pugnano i tuoi figliuoli.
 Attendi, Italia, attendi. Io veggio, o parmi,
 Un fluttuar di fanti e di cavalli,
 E fumo e polve, e luccicar di spade
 Come tra nebbia lampi.
 Né ti conforti? e i tremebondi lumi
 Piegare non soffri al dubitoso evento?
 A che pugna in quei campi
 L'itala gioventude? O numi, o numi:
 Pugnate per altra terra itali acciari.
 Oh misero colui che in guerra è spento,
 Non per li patrii lidi e per la pia
 Consorte e i figli cari,
 Ma da nemici altrui
 Per altra gente, e non può dir morendo:
 Alma terra natia,
 La vita che mi desti ecco ti rendo.

Oh venturose e care e benedette
 L'antiche età, che a morte
 Per la patria correat le genti a squadre;
 E voi sempre onorate e gloriose,
 O tessaliche strette,
 Dove la Persia e il fato assai men forte
 Fu di poch'alme franche e generose!
 Io credo che le piante e i sassi e l'onda
 E le montagne vostre al passeggiere
 Con indistinta voce
 Narrin siccome tutta quella sponda
 Coprir le invitate schiere
 De' corpi ch'alla Grecia eran devoti.
 Allora, vile e feroce,
 Serse per l'Ellesponto si fuggia,
 Fatto ludibrio agli ultimi nepoti;
 E sul colle d'Antela, ove morendo
 Si sottrasse da morte il santo stuolo,
 Simonide salia,
 Guardando l'etra e la marina e il suolo.

E di lacrime sparso ambe le guance,
 E il petto ansante, e vacillante il piede,
 Togliasi in man la lira:
 Beatissimi voi,
 Ch'offerite il petto alle nemiche lance

*Où sont tes enfants? J'entends un retentir
 d'armes et de chars, de voix et de tambours:
 en contrées étrangères
 se battent tes enfants.
 Écoute, Italie... Je vois, me semble-t-il,
 un remous de fantassins et de chevaux,
 fumée, poussière et une lueur d'épées
 tels dans la brume éclairs.
 N'es-tu pas soulagée? Et n'oses-tu pas
 tendre tes yeux tremblants au sort incertain?
 Pour quel but en ces champs
 se battent les jeunes Italiens? Ô dieux:
 le fer italien se bat pour d'autres terres.
 Malheureux celui qui en guerre est tué,
 non pas pour sa patrie, non pour sa pieuse
 femme et ses fils chéris,
 mais par ennemi autre
 pour d'autres gens, et ne peut dire en mourant:
 ô terre maternelle,
 la vie que tu m'offris, voici, je te rends.*

*Oh bienheureux et chers et bénis les âges
 anciens, car à mourir
 pour la patrie couraient les gens par légions;
 et vous à jamais honorés et glorieux
 défilés thessaliens,
 où la Perse (et le destin) fut bien moins forte
 que quelques âmes franches et généreuses!
 Je crois que les plantes, les pierres et l'onde
 et vos montagnes racontent au passant
 d'une voix indistincte
 comment toute la rive fut recouverte
 de la foule invaincue
 des corps qui à la Grèce étaient dévoués.
 Alors, vil et féroce,
 Xerxès s'enfuyait à travers l'Hellespont
 devenu la risée de ses descendants;
 et sur le col d'Anthéla où en mourant
 échappait à la mort la troupe sacrée,
 Simonide montait
 en regardant l'air et la mer et le sol.*

*Et, laissant couler les larmes sur ses joues,
 le sein haletant, le pied mal assuré,
 il soulevait sa lyre:
 "Ô, heureux êtes-vous
 d'avoir offert vos cœurs aux lances barbares*

Per amor di costei ch'al Sol vi diede;
 Voi che la Grecia cole, e il mondo ammira.
 Nell'armi e ne' perigli
 Qual tanto amor le giovanette menti,
 Qual nell'acerbo fato amor vi trasse?
 Come sì lieta, o figli,
 L'ora estrema vi parve, onde ridenti
 Correste al passo lacrimoso e duro?
 Parea ch'a danza e non a morte andasse
 Ciascun de' vostri, o a splendido convito:
 Ma v'attendea lo scuro
 Tartaro, e l'onda morta;
 Né le spose vi foro o i figli accanto
 Quando su l'aspro lito
 Senza baci moriste e senza pianto.

Ma non senza de' Persi orrida pena
 Ed immortale angoscia.
 Come lion di tori entro una mandra
 Or salta a quello in tergo e sì gli scava
 Con le zanne la schiena,
 Or questo fianco addenta or quella coscia
 Tal fra le Perse torme infuriava
 L'ira de' greci petti e la virtute.
 Ve' cavalli supini e cavalieri;
 Vedi intralciare ai vinti
 La fuga i carri e le tende cadute
 E correr fra' primieri
 Pallido e scapigliato esso tiranno;
 Ve' come infusi e tinti
 Del barbarico sangue i greci eroi,
 Cagione ai Persi d'infinito affanno,
 A poco a poco vinti dalle piaghe,
 L'un sopra l'altro cade. Oh viva, oh viva:
 Beatissimi voi
 Mentre nel mondo si favelli o scriva.

Prima divelte, in mar precipitando,
 Spente nell'imo strideran le stelle,
 Che la memoria e il vostro
 Amor trascorra o scemi.
 La vostra tomba è un'ara; e qua mostrando
 Verran le madri ai parvoli le belle
 Orme del vostro sangue. Ecco io mi prostro,
 O benedetti, al suolo,
 E bacio questi sassi e queste zolle,
 Che fien lodate e chiare eternamente

*pour la terre aimée qui vous donna le Jour;
 vous, que la Grèce adore, le monde admire.
 Quelle ardeur de vos jeunes
 esprits, quel amour vous entraîna en guerre,
 vers ces périls, vers la mort prématurée?
 Comment vous parut-elle
 si gaie, la dernière heure, enfants, qu'en riant
 vous couriez vers le pas extrême et cruel?
 Il semblait qu'à la danse, et non à la mort
 chacun allât, ou à splendide banquet:
 mais vous guettait l'obscur
 Tartare, l'onde morte;
 près de vous n'étaient vos enfants, vos épouses,
 lorsque sur l'âpre rive
 sans baisers vous mourûtes et sans un pleur.*

*Mais non sans le dommage horrible des Perses,
 leur tourment immortel.
 Comme un lion parmi des taureaux affolés
 qui bondit sur l'un et lui creuse l'épaule
 de ses dents acérées,
 ou de l'autre tenaille le flanc, la cuisse;
 ainsi font rage au milieu des hordes perses
 la fureur et la vertu des âmes grecques.
 Tu vois cavaliers et chevaux renversés;
 des vaincus la débâcle
 est entravée de chars et tentes détruites;
 tu vois fuir ce tyran
 parmi les premiers, échevelé et pâle;
 dans le sang des barbares
 tu vois trempés, maculés, les héros grecs,
 aux Perses causant une infinie souffrance,
 petit à petit vaincus par les blessures,
 tomber les uns sur les autres. Vive, vive;
 bienheureux vous serez
 tant qu'on parlera sur terre ou écrira.*

*S'abîmant en mer, arrachées, les étoiles
 s'éteindront dans un grésillement avant
 que la mémoire, et votre
 amour, passe ou faiblisse.
 Votre tombe est un autel; ici viendront
 les mères montrer à leurs enfants les belles
 traces de votre sang. Or je me prosterne,
 âmes bénies, au sol
 et j'embrasse ce terrain et ces rochers
 qui seront loués et chantés à jamais*

OBLIO II, 5

Dall'uno all'altro polo.
Deh foss'io pur con voi qui sotto, e molle
Fosse del sangue mio quest'alma terra.
Che se il fato è diverso, e non consente
Ch'io per la Grecia i moribondi lumi
Chiuda prostrato in guerra,
Così la vereconda
Fama del vostro vate appo i futuri
Possa, volendo i numi,
Tanto durar quanto la vostra duri.

*de l'un à l'autre pôle.
Si je pouvais être avec vous là-dessous,
mouillant de mon sang cette terre féconde!
Mais si un destin hostile ne permet
qu'à la guerre tombé, je ferme les yeux
en mourant pour la Grèce,
qu'au moins le nom modeste
de votre poète, si les dieux le veulent,
pour la postérité
puisse durer aussi longtemps que le vôtre.*

Trad. CIRCE, 2012